

ROMANCE NATIONALE

DU MÊME AUTEUR :

*Mon fantôme*, Fayard, 2023.

Mehdi Ouraoui

Romance nationale

*roman*

Fayard

Couverture : Cheeri  
Photographie de couverture : © Polo Garat/Lcextra

ISBN : 978-2-213-72738-7  
Dépot légal : janvier 2025.  
© Librairie Arthème Fayard, 2025

Pour France.  
Nous nous sommes tant aimés !

La première partie de ce livre, intitulée *Mehdi est parti*, est une nouvelle écrite par le romancier et dramaturge à succès Reda Saladdin.

À l'été 2024, elle fut diffusée en huit épisodes sur France Inter.

Quelques jours après cette diffusion, Franck Lavallière, un ancien camarade de lycée, fit un retour inattendu dans la vie de Reda.

I  
Mehdi est parti

1

Joséphine

J'ai rompu avec Joséphine.  
Ou Joséphine est partie.  
De toute façon ce n'est pas si grave, sauf pour  
le sexe quand même.

Le sexe extravagant qui joue à l'amour,  
si on veut des grands mots,  
ceux qu'on lance canailles et timides,  
quand on prend du prosecco pour du  
champagne.

Faire plaisir, c'est souvent faire semblant.

Elle me fait jaillir, Joséphine,  
et à mon tour aussi,  
très fort,  
comme un concert de cuillers et de casseroles  
heureuses de leurs vies percutées,  
« Mehdi, tu es mon grand tohu-bohu »,  
rit-elle souvent,  
enfin, parfois.



Elle l'a dit un jour, en tout cas,  
c'est sûr, je crois.

Ça ne court pas les lits, les gens qui rendent  
la vie pétillante.

Joséphine est suave  
comme une goutte caressant un verre de  
spritz.

Ses mots sont sapides.  
Elle écrit de la New Romance.  
Avec un succès fou,  
des milliers d'exemplaires.  
Sur la couverture des torsos nus,  
que s'arrachent des filles,  
et des garçons aussi,  
qui attendent le prince charmant et le  
prochain Bus/Métro/Train,  
dévorent des histoires d'amour qui finissent  
bien.

Ça ne court pas les quais, les gens qui  
changent la grisaille en griserie.

Je ne sais pas vraiment si je suis chagrin  
(j'observe les nuages),  
j'hésite, comme un ciel de printemps.  
Mon cœur est une veste de mi-saison.  
À la terrasse bobo

où je sirote ma demi-peine et mon demi  
pêche,  
tout est calme,  
derrière mes lunettes oversize,  
j'observe le serveur-libellule  
survoler les tables nénuphars.  
C'est quand même étrange  
depuis tout ce temps que les gens se quittent,  
que personne n'ait établi  
de typologie du désastre amoureux.  
Des tableaux, des courbes, des datas,  
par dates, pays, âge et revenu,  
On serait, quand même, moins perdus.  
Je vérifie sur Internet s'il y a des livres  
pour touristier sous toutes les latitudes  
comment on oublie l'être aimé  
pour souffrir comme on souffre  
à Aden ou à Riga,  
un *Lonely Planet* pour dépayser  
sa mélancolie.

Je profite de ma solitude pour lécher de toute  
ma langue  
la moustache blanche,  
écumée sur ma lèvre ravie.  
Mes ruptures n'ont plus le goût acide et  
violent de ma jeunesse,  
diluées par les années,

ce n'est pas très original, le temps qui s'accélère,  
le sang qui ralentit et transporte les humeurs  
avec indolence.

Les sentiments fusent toujours trop fort dans  
les artères neuves.

(Vieillir, c'est faire des phrases définitives  
pour conjurer la trouille du point final.)

La brise me contredit  
de ses effluves francs et lourds.  
L'acier de la machine à café, cuivré de marc,  
la cire capiteuse du comptoir,  
je reconnaîtrais même la bergamote dans  
l'aftershave du serveur,  
si je connaissais l'odeur de la bergamote.

Tout me revient  
comme à Paris les camions renversent les  
cyclistes :  
sans prévenir, et sans s'excuser.

À notre premier rendez-vous,  
je n'ai pas pris garde aux chuchotements,  
trop occupé à retenir mon souffle,  
à planquer mon ventre dans mon torse,  
à tordre mes bras en sémaphores  
pour attirer l'attention du serveur,

comme le noyé celle du maître-nageur,  
sans dévoiler les auréoles humides  
sur ma chemise fétiche.

« Vous êtes venue en bus 96 ?

– Non, j’adore le bus, mais cette partie de la  
ligne craint vraiment trop.

– Ah ? Vous buvez quelque chose ? »

Pourtant, chuchotis il y avait,  
que j’ai d’abord mis sur le compte de son allure.  
Ma fille Norah résumerait, dans les semaines  
suivantes :

« *Bsahtek*, le daron, cette fois tu joues claire-  
ment *out of your league*. »

Elle exagère, mon style plaît.

Il s’en faut que je sois démodé.

On m’a qualifié de rétrosexuel, une fois.

Une sorte d’homme porte-plume en bois,  
certaines femmes adorent chiner ça.

Quant aux chuchotements, étaient-ils  
curieux, hostiles, envieux ?

Le seul animal qui chuchote,

avec l’humain,

c’est le moineau.

Ça en dit long sur la subtilité du bruit.

Quel soulagement quand deux post-  
adolescentes nous ont abordés.

Cela tombait à pic,  
sûrement des étudiantes en lettres,  
ma dernière traduction d'Ovide avait eu son  
petit succès  
il y a quelques années.  
J'avais la main sur le cœur à la recherche d'un  
stylo  
quand leurs cris stridents me chambardèrent.  
Elles gloussaient, éblouies  
par l'écran de leur téléphone.  
Joséphine était sympa dans la vraie vie,  
elle leur accordait un selfie.

Après deux verres de vin blanc,  
elle m'a avisé  
à haute voix :  
« Je n'ai jamais essayé de mec en col roulé ! »  
J'ai rougi sans me formaliser.  
Ça court les sites de rencontre, les gens qui  
annoncent la couleur.  
J'aurais voulu lui demander comment elle  
savait (elle parlait de mon prépuce).  
J'ai bredouillé : « Je vous trouve plus jolie que  
sur l'appli. »  
Je me souviens, navré et précis,  
de chaque syllabe.

Quand une liaison s'achève, il ne nous reste  
que nos mots.

Sa robe et son sourire, un autre s'y glissera,  
sa trattoria préférée et ses lèvres empour-  
prées, un autre y boira,  
un autre recevra ses sexpics au début,  
le venin de ses piques à la fin.  
*Nous*, cela disparaît dans l'instant, tout s'éva-  
pore, les nuits et les épiphanies,  
rien ne résiste.  
Le futur antérieur est une illusion d'écrivain :  
*nous* n'aurons pas existé.  
Chaque geste sera vécu à nouveau, souvenir  
interchangeable à l'infini.  
Alors ne reste à chacun que sa propre parole.

Les mots sont les comptes en Suisse de  
l'amour.  
On murmure le précieux, ce qui restera  
quand l'autre aura tout repris,  
ces syllabes qu'on fait mine de lui offrir,  
mais qu'on garde au fond de soi  
quand on lui redevient étranger, reconduit à  
sa frontière,  
quand le silence envahit tout, on les emporte,  
butin, contrebande,  
dans un ultime mensonge : rien à déclarer.

Un couple à lunettes assorties,  
hiboux hipsters,  
nous couvait d'un œil éveillé.

Plus loin une triplète de commères quadras  
secouait la tête.  
Vous trois, vous existez dans tous les pays du  
monde, à toutes les époques,  
j'ai pensé,  
on pourrait vous téléporter  
sur un banc de jaspe en Sicile,  
sous un porche usé du Mississipi,  
au balcon d'un HLM ou d'un opéra,  
ou vous réincarner en tourterelles perchées  
sur un fil,  
vous accompliriez encore votre mission  
sacrée,  
médire avec ostentation de votre prochain,  
pour tout et n'importe quoi.  
Mais là, maintenant, pourquoi moi ?  
Patience ! On ne tarderait pas à comprendre.

Ce matin, j'ai envie de lui envoyer une photo.  
Légende : « Notre terrasse est remplie de ton  
absence (émoji cœur). »  
(Je décide de m'abstenir.)  
Je me regarde,  
je me regarde boire mon deuxième demi  
pêche à onze heures vingt,  
je me regarde écrire  
un SMS à Joséphine  
parce que c'est bien le minimum  
de répondre à quelqu'un qui vous demande :

« On peut quand même faire du sexe entre amis ? »

Mon doigt tourne en rond au-dessus du clavier,

puis sur le bord de mon verre,

qui siffle.

Mon père m'a appris cela, il y a longtemps, dans une cafétéria.

Regard du serveur affligé.

« Tu ne serais pas mi-débile ? Faire ça à ton âge ! »

Le problème de ce SMS, c'est que maintenant *je sais*. (Savoir, c'est souvent être trop faible pour ignorer.) Pourtant, je n'ai aucune envie de goster Joséphine. Lors de notre premier rendez-vous, je ne savais pas encore, c'était facile d'éviter les regards, les tourterelles, les moineaux, les hiboux. Rien à battre de la volière,

on s'était posés chez moi.

Là, j'aimerais bien décrire une scène incandescente, un lit comme un théâtre en flammes, avec des mains qui se tendent, des chevilles qui se brûlent, des torsos consumés sous leur écorce, l'air qui vient à manquer aux corps pressés, qui se cabrent pour mieux obéir à leur besoin d'intensité,

Joséphine sait raconter ça.



Moi je peux juste me souvenir  
qu'elle m'a complimenté :  
« Le pantalon velours côtelé, j'adore ! »,  
et pris tout entier dans sa bouche intimidante.